

## 2. La dimension cosmique

*« Ô homme, quand vous considérez  
l'univers, vous comprenez votre propre  
nature. »*

Grégoire de Nysse.

**L**ES deux dimensions, cosmique et divine, ne sont pas étrangères l'une à l'autre. Présentes dans l'homme, elles ne cessent de se rencontrer, de s'aimer et de s'unir.

Dans la majorité des traditions, l'univers (macrocosme) et l'homme (microcosme) se correspondent. Non seulement l'homme participe de la nature, mais il la contient en lui-même. Animé par les trois règnes — minéral, végétal, animal —, il communique intimement avec les niveaux cosmiques. Promu — selon la Genèse — responsable de la nature, l'homme se doit de lui apporter une protection efficace en la conduisant vers la plénitude de son épanouissement.

La nature offre à ses amis une merveilleuse splendeur. Sa beauté et aussi la diversité de ses végétaux et de ses animaux enseignent à l'homme une vision du vaste éventail de ses différences. Le déroulement des saisons apprend la nécessité des passages par de nombreuses

étapes. Dans la nature, elles se succèdent. Intériorisées, la froidure et la chaleur s'imbriquent. La mobilité humaine permet d'éprouver durant des instants consécutifs le gel de l'angoisse et le feu de l'enthousiasme. Selon Goethe, « si nous voulons atteindre une intuition vivante de la nature, nous devons nous-mêmes demeurer mobiles et souples<sup>1</sup> ». Pour l'homme justement orienté, la métamorphose est continuelle.

Envers l'homme, la nature s'avère révélatrice. Elle remplit le rôle d'un miroir. L'éducation du regard suppose un préalable enseignement. Certains sujets n'en ressentent aucune nécessité. Privés de toute culture, ils savent spontanément déchiffrer le livre de la création. Pourvus de la grâce d'une amicale fraternité à l'égard des prairies, des champs de blé ou de maïs, des arbres, des fleurs, du moindre brin d'herbe, des cours d'eau, la nature leur murmure ses secrets. Muette, elle observe un profond silence. Toutefois, elle s'exprime par sa couleur. Seul l'ami des mystères perçoit son langage. La parole de la nature végétale résonne à travers la multiplicité de ses parfums et de ses formes.

Pour les Grecs, la contemplation de la nature est jugée essentielle. Selon Épictète, l'homme se doit de regarder la nature et aussi de l'interpréter<sup>2</sup>. Philon conseille de « scruter la terre, la mer, l'air, le ciel », de rejoindre par la pensée la lune et le soleil<sup>3</sup>. Sénèque reprend le principe, « suivre la nature » (*naturam sequi*) formulé par Zénon. La notion de *natura* semble chargée d'ambiguïté. Adhérer à l'ordre universel correspond à une première exigence liée intimement à la structure de la création.

1. Texte cité par Pierre Hadot, « L'apport du néo-platonisme à la philosophie de la nature en Occident », dans *Eranos Jahrbuch*, t. XXXVII, 1968, Zurich, 1970, p. 97.

2. Pierre Hadot, *Exercices spirituels et Philosophie antique*, 2<sup>e</sup> éd., Paris, Études augustiniennes, 1987, pp. 42 sq.

3. Philon, *De specialibus legibus*, II, 44-45.

Ensuite, la vie du sage se règle sur son être intérieur. La *sapientia* relève de deux sources principales : la conformité à l'ordre du monde (source cosmique) — et la conformité à notre propre nature. Sénèque enseigne à ses disciples comment se purifier des illusions imposées par l'opinion, les habitudes, la tradition sociale. La transfiguration de l'âme s'accomplit avec lenteur. Dans l'existence, il arrive un moment où l'âme, étant parvenue à dominer ses passions, agit spontanément avec droiture<sup>1</sup>.

Dans son étude sur les *Exercices spirituels* en faveur dans l'Antiquité, Pierre Hadot examine successivement les déclarations pessimistes concernant la nature et les hymnes magnifiant sa splendeur. Ces deux attitudes ne s'opposent pas, elles se correspondent et se complètent. « Ne plus faire de différence, c'est découvrir que toutes choses même celles qui nous semblaient rebutantes, ont une égale valeur, si on les mesure à l'échelle de la nature universelle, c'est regarder les choses avec le regard même dont la Nature les regarde<sup>2</sup>. »

Imiter le regard de la nature annonce un départ et déclenche un premier pas. Le second pas qui lui succède amorce un dépassement. Le sujet passe du regard de la nature à celui de la dimension divine. Est-il possible de parler du regard de Dieu ? Le regard divin n'établit aucune différence à l'égard des couples d'opposés. Ceux qu'on nomme les « bons » et les « méchants » sont vus d'une manière identique, par conséquent sans la moindre distinction comportant un jugement de valeur. Ce regard est animé par un amour englobant toute la création.

Claude Allègre<sup>3</sup>, dans son *Introduction à une histoire*

1. Sur ce thème, voir Pierre Grimal, *Sénèque ou la conscience de l'Empire*, Paris, Les Belles Lettres, 1978, pp. 357, 359, 373.

2. Pierre Hadot, *Exercices spirituels et Philosophie antique*, op. cit., p. 133.

3. Après avoir enseigné dans diverses universités américaines, l'auteur a été nommé professeur à l'université de Paris VII-Jussieu.

*naturelle*<sup>1</sup>, a étudié particulièrement la mise en « ordre à partir des Chaos ». Faisant allusion à la période archaïque, il retient l'extrême lenteur de l'évolution, des milliards d'années furent nécessaires pour apporter des modifications. Il note : « Là gît sans aucun doute le grand mystère. Pour les scientifiques comme pour les autres. » Et d'ajouter : « En l'état actuel de nos connaissances, il n'est pas scientifiquement absurde d'admettre qu'entre l'inanimé et le vivant, il y a une " distance " si grande qu'elle n'a pu être comblée que par l'intervention de Dieu. [...] Cette attitude n'a [...] à mes yeux rien de choquant<sup>2</sup>. »

Au plan scientifique, l'aveu d'ignorance et les suggestions proposées sont issus d'une parfaite probité. En théologie et aussi dans l'approche des mystères, le non-savoir devrait souvent l'emporter sur des affirmations illusoire. Les niveaux étant dissemblables, toute comparaison peut sembler erronée. Dans de nombreux cas, la sagesse exige de ne rien confirmer et de se tenir dans « la docte ignorance ».

Claude Vigée, « dans le silence de l'Aleph »<sup>3</sup>, évoque la thèse présentée par la Kabbale selon laquelle « l'univers a été créé à partir des vingt-deux lettres primitives de l'alphabet hébreu<sup>4</sup> ». Les vingt-deux lettres sont convoquées par l'Eternel et déboutées tour à tour, exception faite pour les deux premières : Aleph et Beth. Le Beth est utilisé pour la création du monde. Il est « signe de dualité, de conflit » ; l'Aleph symbolise l'unité<sup>5</sup>.

1. Le titre est complété par : *Du big-bang à la disparition de l'homme*, coll. « Le temps des sciences », Paris, Fayard, 1992.

2. Claude Allègre, *op. cit.*, p. 205.

3. Claude Vigée, *Dans le silence de l'Aleph, Écriture et Révélation*, coll. « Spiritualités vivantes », Paris, Albin Michel, 1992, p. 25.

4. *Id.*, *ibid.*, pp. 24-25.

5. *Id.*, *ibid.* L'auteur note la composition de l'Aleph : deux lettres Yod « conjointes et séparées par un Vav conjonctif ». Ces deux Yod désignent le supérieur et l'inférieur.